

# LES VEILLÉES D'AUTREFOIS

Merveilleuses étaient les veillées d'autrefois que j'évoque, avec le recul du temps, non sans une certaine émotion teintée de nostalgie.

Notre quartier n'était pas bien grand. Dix ou douze habitants y vivaient en parfaite harmonie. Ces réunions avaient lieu le samedi soir, le lendemain étant jour de repos, il nous était permis, à nous les enfants, d'y participer à notre plus grande joie ! Les soirées d'hiver se déroulaient souvent chez le voisin le plus âgé. Autour de la grande cheminée nous nous installions en demi-cercle. Il y avait place pour tous autour de ce grand feu pétillant.

Le balancement des flammes, le crépitement du bois sec d'où jaillissaient des fusées d'étincelles montant en feu d'artifice dans le trou noir de la cheminée alimentaient mes rêves d'enfant.

Certains soirs, le contenu d'une grande marmite accrochée à la crémaillère bouillait au-dessus du feu : c'était la « pairoulade » du cochon. Y cuisaient ensemble chou<sup>^</sup>! ; pommes de terre, betteraves auxquels on ajoutait une bonne quantité de châtaignes d' *ij.uéaa*.

Souvent les hommes passaient la soirée à « peler » les châtaignes pour la prochaine préparation, les femmes ravandaient ou tricotaient les chaussettes. Il fallait voir, malgré ses doigts noués par l'âge, mais aussi par les durs travaux de la terre, avec quelle dextérité le grand-père enlevait la première peau des châtaignes.

Pour meubler la soirée, chacun racontait l'emploi de la journée, car il n'y avait pas de conteur attitré. A tour de rôle, ils étaient conteurs ou auditeurs.

J'aimais par-dessus tout les histoires du grand-père ou de la « marné ». Une anecdote racontée par l'aïeul échauffait mon esprit d'enfant. La voici telle quelle : « Un certain jour un voyageur bien pauvre s'était arrêté pour se restaurer et avait reçu bon accueil. Tourné vers moi, il me dit tout à coup : « Monsieur, une fortune est cachée dans votre maison.

— Pas possible ! répondis-je d'un air amusé.

— Si fait, reprend-t-il, elle se trouve dans votre cave.

Pour y accéder, il faut descendre quatre marches en pierre. Il y a là deux « empoutilladous » (sorte de construction de 60 cm environ en forme de banc adossé au mur où s'alignaient les fûts de vin). » « A l'intérieur de celui de droite vous trouverez cachée une jarre pleine de pièces d'or ».

Le patron des lieux fut sur le moment stupéfait par la description réelle de sa cave que le visiteur n'avait jamais vue. Néanmoins il n'y ajouta pas foi car il ne voulut jamais vérifier le bien-fondé de la chose pas plus que ses descendants aussi sceptiques que lui. » Pour ma part, comme j'aurais couru vers la découverte de ce trésor ! Ce récit me ; revient souvent en mémoire.

Les anciens évoquaient les événements de leur jeunesse. Ils nous rappelaient la construction de la ligne de chemin de fer Le Vigan-Tournemire, de celle aussi du pont de fer < franchissant l'Arre. Pensez donc, la cantine des ouvriers se trouvait proche de leur maison et excitait leur curiosité ! Au moment des repas, c'était un va-et-vient important autour de cette « cambuse » comme ils l'appelaient à l'époque.

La Voie Royale passait à l'époque devant la maison où l nous étions rassemblés et qui avait été une auberge avec relais de chevaux pour la diligence. Une pièce appelée cérémonieusement encore salon était réservée à la réception des clients cossus.

Les autres plus modestes prenaient place tout simplement autour de la grande table de la cuisine, en hiver. A la belle saison, ils s'installaient sur la terrasse couverte.

Cette route était loin de présenter les garanties pour les transporteurs. L'aïeul nous racontait qu'un terrible accident s'était produit, autrefois, à la descente sur « La Grave ». Un char à bancs dont les freins n'avaient pas fonctionné s'était écrasé contre le mur du ruisseau. L'accident fit un mort et trois blessés sérieux. Grande émotion chez les habitants du village !

Les travaux sur la nouvelle voie de la route nationale

d'Aix à Montauban avaient été stoppés par la construction du viaduc qui devait, dans la traversée du village, enjamber le Merlanson et relier les deux tronçons déjà construits. Ils furent activement repris sous la direction de M. Astier à qui ils avaient été confiés. Chance pour les habitants du village, pauvres et menant une vie rude. Pour se faire un peu d'argent frais, les ouvriers, après leur journée remplissaient de remblai leurs « banastous » ■> hotte d'osier portée sur leur dos qu'ils vidaient dans les piliers creux du pont.

Cet ouvrage fut terminé pour permettre le passage des soldats et des canons qui revenaient de la campagne d'Italie. Le docteur Pons, de Bez, avait offert la boisson à tous les soldats. On peut deviner aisément que nombreux étaient les badauds pour ce défilé exceptionnel qui eut lieu le 16 septembre 1859. Bien sûr, à côté du petit pont en dos d'âne fort étroit de la Voie Royale, cet ouvrage paraissait grandiose pour nos autochtones.

Au cours des veillées, la chasse alimentait souvent les conversations ou quatre chasseurs passionnés n'arrêtaient pas de raconter leurs exploits. Telle partie de chasse fructueuse au lièvre ou au lapin sur le Causse. Lorsqu'il s'agissait de battue au sanglier, les esprits s'échauffaient, le ton de leur voie traduisait à la fois leur fierté et leur orgueil d'avoir ramené une grosse pièce.

J'étais suspendue à leurs lèvres et, bien que sûrement un peu « arrangés », ces récits me passionnaient toujours. Je les trouvais fantastiques !

Vers la fin de l'année, après la récolte des olives, importante en ce temps-là, les moulins à huile du village ouvraient leurs portes. Le grand-père trouvait là matière à nouvelle anecdote qu'il nous racontait en riant sous cape d'un air entendu. Il s'agissait parfois d'accrochages sérieux mais jamais haineux autour de l'huile des « enfers ». C'est que, si le Cévenol n'est pas avare, il est tout de même près de « ses sous », et un litre ou même simplement un demi-litre d'huile parti dans ces fameux « enfers » au profit du patron du moulin était toujours regardé d'un mauvais œil.

Le plaisir de la rencontre vespérale était encore accru quand nous avions la surprise, à notre arrivée, des préparatifs de la « brasucado ». Il fallait voir de quels soins était entourée la confection de cette grillée de châtaignes. Triées et choisies parmi les plus belles, elles étaient jetées dans une poêle spéciale pourvue de nombreux trous et d'une longue queue.

Surveillées avec soin, on les faisait « suer » sur un lit enflammé de genêts verts, puis elles cuisaient à feu vif, secouées sans arrêt jusqu'à ce qu'elles se boursouflent et que s'écaille la première peau. Versées ensuite dans un sac de jute, placées dans un paillason fait de paille de seigle, liée de lanières de ronces, elles étaient bien recouvertes et c'était souvent à moi, la plus jeune, qu'était laissé le soin de "n'y assagir dessus pou<sup>^</sup> " « couver ».

Quel régal pour % ... de dégu- ■ † bonnes châtaignes préparées avec arr.jur et arrosai fcién souvent de « Car-thagène » (préparation locale) di.s une ambiance de bonne humeur. Parfois, un petit vin de chez nous aidant, les convives y allaient de leur petite chansonnette.

Un de nos voisins était sollicité pour « La Paimpolaise », sa chanson favorite. Le refrain était repris en chœur par l'assistance. Les enfants tout fiers de participer à la fête récitait une poésie apprise en classe, et même les tout-petits voulaient être à l'honneur.

Tout ceci se passait dans une atmosphère de détente et de saine gaieté.

Ces veillées d'autrefois combien je les ai regrettées. Jamais plus je n'ai ressenti ce calme et cette sérénité qu'on y trouvait alors. On était heureux d'être réunis et c'était toujours avec un peu de regret qu'il fallait se quitter. On descendait alors la « pairoulade » du feu, on goûtait souvent à quelques châtaignes bouillies et le maître des lieux écartait les tisons sur le bord de l'âtre. Puis on se souhaitait bonne nuit en pensant déjà à la veillée prochaine.

Heureux temps où l'on vivait dans la simplicité de l'amitié la joie de telles réunions que les difficultés de la vie actuelle, la tyrannie de la télévision ont peu à peu fait disparaître. Notre société villageoise s'est déshumanisée et c'est bien dommage !